

Après avoir raconté le retour de Jephté, vainqueur des Ammonites, et l'accomplissement de son vœu par la mort de sa fille unique, l'Histoire Sainte garde un silence absolu sur la musique jusqu'au couronnement de Saül. Elle dit seulement que Samuel, le dernier des juges, qui, pendant vingt ans, gouverna Israël avec sagesse et justice, fonda des écoles de prophètes, par lesquelles il faut entendre, si l'on s'en rapporte à un grand nombre d'interprétations, des écoles non seulement pour les sciences, mais encore pour les arts et surtout pour la littérature et la musique. Les prophètes, les sages, les philosophes ou les Bardes des temps anciens s'occupaient principalement de la musique et de la poésie. Nous lisons même dans le premier livre des rois, chap. 19, que Samuel présida une semblable école de prophètes à Naïoth, près de Ramatha, dans laquelle David chercha un asile contre les poursuites de Saül. Il existait de ces écoles à Jéricho, à Jérusalem et dans plusieurs autres endroits. Ce fut à elles probablement que la musique des Hébreux dut ce degré d'élévation auquel nous la voyons parvenir sous les rois. Sous David, elle prit un élan dont l'histoire nous offre peu d'exemples; déjà ce roi, lorsqu'il n'était encore que simple berger, avait été appelé près du roi Saül pour calmer avec sa harpe l'esprit malin dont celui-ci tourmenté. Si la conséquence immédiate de ce fait n'est pas un haut degré de perfectionnement dans l'art de la musique, du moins y trouvons-nous la preuve qu'on lui attribuait sur le moral une influence puissante, un charme tout-à-fait magique. Ce n'est pas en effet la musique dans sa plus grande perfection, qui est toujours susceptible d'exercer le plus grand charme: c'est souvent une mélodie simple, dans la bouche d'un homme du peuple, une mélodie qui rappelle un doux souvenir du jeune âge.

L'histoire est riche de pareils exemples, et quel est celui de nous auquel la musique n'a pas procuré des momens de délire et d'ivresse? rappelons-nous ce célèbre *ranz des vaches*, cet air si chéri des Suisses, qu'il fut défendu sous peine de mort, de le jouer dans l'armée, parce qu'il faisait fondre en larmes, désertier ou mourir les soldats qui l'entendaient, tant il leur inspirait un vif désir de revoir leur pays. «On chercherait en vain, dit Jean-Jacques dans son Dictionnaire de Musique, on chercherait en vain dans cet air les accens énergiques capables de produire de si étonnans effets; ces effets, qui n'ont aucun lieu sur les étrangers, ne viennent que de l'habitude, des souvenirs, de mille circonstances qui, retracées par cet air à ceux qui l'entendent, et leur rappelant leurs pays, leurs anciens plaisirs, leur jeunesse et toutes leurs façons de vivre, excitent en eux une douleur amère d'avoir perdu tout cela. La musique alors n'agit pas précisément comme musique, mais comme signe mémoratif.» Et Jean-Jacques n'éprouva-t-il pas la même chose, lorsque entendant des chansons // 226 // que lui chantait dans sa jeunesse sa tante Suzon, il se prit, dans ses vieux jours, à pleurer comme un enfant?

Le trait de David n'est pas le seul que l'antiquité nous fournisse comme preuve de cette influence de la musique sur l'ame: *Sénèque* nous raconte que Pythagore calmait avec la lyre les agitations de son ame (1). On dit qu'au seizième siècle, les sept psaumes de la pénitence, par le

(1) *Pythagoras perturbationes lyrâ componebat*. Seneca de irâ, lib. III, cap. 3.

célèbre compositeur belge *Orlando Lasso* [*Orlande de Lassus*], produisaient le même effet sur Charles IX, après la nuit de la St. Barthélemy. L'influence de la musique est incontestable sur la guérison des maladies et surtout des maladies de l'ame; il existe un grand nombre d'ouvrages médicaux qui se sont occupés de ce sujet (2).

David, maître de la forteresse de Sion, reconnu roi par Israël et Juda, fit venir de Kariatjerim l'arche d'alliance, centralisant ainsi dans Jérusalem, le gouvernement, le culte et le service divin des Hébreux. Les écoles de prophètes, situées hors de Jérusalem, furent abandonnées, et cette ville devint le point de réunion des arts et de tout ce qui pouvait contribuer à la magnificence, à la pompe, à la splendeur dont le trône et le temple furent entourés par le roi David.

En allant au devant de l'arche:

«David et tout Israël jouaient, devant le Seigneur, de toutes sortes d'instrumens de musique, de la harpe, de la lyre, du tambour, des sistres et des timbales (3).»

Nous trouvons dans les Paralipomènes une description plus étendue de cette cérémonie dans laquelle «Chonénias, chef des Lévites (*famille chargée spécialement de l'exécution musicale*), présidait à toute cette musique, pour commencer le premier cette sainte symphonie, parce qu'il était très sage et très habile (4).»

Lorsque David nomma son fils Salomon roi d'Israël, et que dans l'assemblée des princes, des prêtres et des Lévites d'Israël, il assigna aux Lévites leurs fonctions, il y avait quatre mille chanteurs «qui chantaient les louanges du Seigneur sur les instrumens que David avait fait faire pour ce sujet.»

Dans ce nombre, il s'en trouvait deux cent quatre-vingt-huit qui étaient très habiles et servaient de maîtres aux autres:

«Or, le nombre de ceux-ci avec leurs frères qui étaient habiles dans l'art et qui montraient aux autres à chanter les louanges du Seigneur, allait à deux cent quatre-vingt-huit.»

Si l'art de la musique s'éleva déjà sous le règne de David, à une grande hauteur, il atteignit sous celui de Salomon, selon l'histoire sainte,

(2) *Tractatus physicus de affectibus musices in corpus animatum*. Albrecht. Lips. 1734.

BROWNE: *Medicina musica, or a musical essay on the effects of singing, music, and Dancing, on human Bodies*. — Lond. 1729.

NICOLAÏ: *Die Verbindung der music mit der Arzeney gelahrtheit*. Halle, 1745.

(3) *Samuel*, lib. II, ch. 6, v. 5. — Selon le texte hébreu, *nablis et cineris et cymbaliis, et tympanis*; selon la version des Septante: ἐν ὄργανοις, καὶ ἐν ὠδαῖς, ἐν ναβλαῖς, ἐν κυμπαναις, ἐν κυμβαλαῖς καὶ ἐν ἀυλοῖς [en organois, kai en odais, en nablais, en kumpanais, en kumbalais kai en aulois].

(4) *Paralipomenes*, lib. I, cap. 5, v. 16–29.

un degré inoui de grandeur et de perfection qui ne se peut comparer qu'à la magnificence et à la richesse de ce prince. À lui, que de nos jours, nous surnomons encore le sage, en mémoire de ses hautes qualités, de sa justice et de la sagesse dont le Seigneur lui avait fait don; à lui était réservé d'attacher à son nom à l'époque la plus belle et la plus heureuse du peuple hébreu. Sous son règne protecteur, la culture des arts obtint des résultats dont la description que nous donne la Bible et qui est encore surpassé par beaucoup d'autres historiens, nous semble fabuleuse, tant elle confond notre raisonnement; sa réalité paraît si peu se concilier avec toutes nos expériences, que notre imagination en est réduite à regarder tous ces prodiges comme à travers un voile mystique.

Au jour de la dédicace du temple, «tant les Lévites que les chantres, c'est-à-dire ceux qui étaient sous Asaph, sous Heman, sous Idithun, avec leurs enfans et leurs parens, revêtus de lin, faisaient retentir leurs timbales, leurs psaltérions et leurs guitares, et étaient à l'Orient avec cent vingt prêtres qui sonnaient de leurs trompettes. — Tous chantant donc en même temps avec des trompettes, des voix, etc. etc.»

Josephe, dans le récit de cette fête, porte à deux cent mille le nombre des trompettes ainsi que celui des chanteurs, et celui des harpes à quarante mille (1). Nous ne pouvons guère admettre l'assertion de cet historien; car la trompette ne paraît pas avoir été, à cette époque, d'un ton beaucoup moins faible qu'aujourd'hui; nous lisons en effet dans *le Lévitique* qu'on se servait de la trompette pour annoncer à tout le peuple la fête des *expiations* (le jubilé); et dans *les nombres*, qu'elle était destinée à appeler la commune et à donner le signal aux armées.

Mais ce n'était pas seulement aux cérémonies du temple que Salomon réservait la pompe musicale, et dans son palais il avait une musique dont il vante le charme et la magnificence, qui n'avait d'autre but que celui de la distraction et du plaisir.

«J'ai amassé, dit-il (Ecclésiaste, chap. II, V. VIII), une grande quantité d'or et d'argent, et les richesses des rois et des provinces; j'ai eu des musiciens et des musiciennes, et tout ce qui fait les délices des enfans des hommes.»

On a même émis l'opinion que le cantique des cantiques // 227 // était une poésie dramatique, dans le genre pastoral, qui, sans avoir toutefois été chantée, aurait du moins été accompagnée par la musique, comme l'ont été, depuis, les tragédies grecques; c'est-à-dire que la musique en aurait soutenu la déclamation par un récitatif dont la mélodie n'aurait eu pour but que de donner plus d'expression, plus de force ou d'élévation à l'accent de la langue.

(1) Et tubarum ducena millia, item alias stolas byssinas Levitis hymnorum cantoribus ducenties mille: instrumenta item musica etiam in hymnorum cantum inventa quæ nablæ et cinyræ vocan tur, ex electro confecit quadragies mille. Ant. Judaïc. lib. VIII, cap. 3, sect. 7.

C'est encore à cette époque qu'on fait remonter généralement l'origine de *la musique de la cour*, nommée plus tard *Chapelle*, parce que cette musique privée était avant tout destinée à célébrer le service divin dans la chapelle particulière des rois, des princes et des seigneurs (1).

Sous Roboam, fils de Salomon, le royaume fut divisé en deux parties: Israël et Juda. Cette division, les dissensions et les guerres qui s'ensuivirent entre les deux nouveaux royaumes, le retour du peuple vers le Paganisme, anéantirent bientôt tout ce qu'avaient fait les rois précédents en faveur des beaux-arts. Depuis la mort de Salomon jusqu'à Zédékia, dernier roi de Juda, nous ne rencontrons dans l'Histoire Sainte aucun indice sur l'état de la musique des Hébreux. Sous des rois livrés à la débauche, la musique, en s'identifiant avec le vice, dut nécessairement perdre toute sa dignité; de là les imprécations des prophètes contre cet art dégénéré; de là le prophète Isaïe maudissant ceux qui joignent maison à maison, terre à terre, comme s'ils étaient les seuls habitans du globe, et disant:

«Malheur à vous qui vous levez dès le matin pour vous plonger dans les excès de la table!»

«Le luth et la harpe, les flûtes et les tambours et les vins les plus délicieux se trouvent dans vos festins.»

«Le vin pleure (dit-il, chap. 24), la vigne languit, tous ceux qui avaient la joie dans le cœur sont dans les larmes; le bruit des tambours a cessé; les cris de réjouissance ne s'entendent plus; la harpe a fait taire ses accords si doux; ils ne boiront plus le vin en chantant des airs.....»

«Alors je ferai cesser dans les villes de Juda et dans les places publiques de Jérusalem les cris de réjouissance et les chants de joie, les cantiques de l'époux et les chansons de l'épouse, parce que toute la terre sera désolée.»

Ces citations nous prouvent combien, chez les Hébreux, la musique était devenue d'un usage général; elle n'était plus exclusivement destinée au culte religieux, elle faisait partie de leurs fêtes publiques et privées; il y avait alors des chants de tristesse et de joie, des chansons à boire et des chansons de noces. En annonçant aux Hébreux comme un châtement la perte de leur musique, le prophète nous démontre combien elle était une partie essentielle de leurs fêtes, et quel attachement ils portaient à cet art.

Avec les débauches et la perversité des rois, vint la démoralisation du peuple, puis la décadence des sciences et des arts. Quelques rois introduisirent de nouveau le paganisme dans le temple; la religion qui, dans un gouvernement théocratique, est naturellement la base

(1) Præterea imperatores ac reges et ad eorum imitationem alii quoque principes, *oratorium* sive *capellam* in proprio palatio habere consueverunt ubi *capellani* ad id selecti missam ac divina officia singulis diebus ac noctibus peragebant. Murator. Antiquit. Italic. m. æ. tom. IV, p. 776.

fondamentale de la force du peuple et de l'état, la religion qui avait fait des Hébreux un peuple si uni et si redoutable, tomba, et le paganisme, enfantant la faiblesse, les conduisit à leur chute. Ce fut vers l'an 600 avant Jésus-Christ, que Nabuchodonosor conquiert Jérusalem, conduisit captifs à Babylone, Zédékia et la plus grande partie de son peuple, et mit ainsi fin au gouvernement judaïque.

Les Hébreux pourtant négligèrent point, dans leur exil, les consolations de la musique; ils avaient emporté leurs harpes et continuèrent de cultiver un art qui leur rappelait des jours plus heureux. Esdras (chap. 2) porte le nombre des chanteurs, hommes et femmes, à deux cents, au retour de Babylone, après une captivité de soixante-dix années; Néhémias en compte deux cent quarante-cinq. Les Babyloniens même semblaient goûter leur musique, car ils les excitaient à chanter plutôt que de pleurer. De là l'origine de ce psaume (136) admirable, si vrai, si plein de sentiment, lorsqu'il rend la douleur d'un peuple captif, errant sur une terre étrangère, qui ne cesse de tourner des yeux pleins de larmes vers son pays, et craint d'entonner des cantiques qui ne doivent retentir que dans Sion:

«Nous nous sommes assis sur le bord des fleuves de Babylone, et là, nous avons pleuré en nous souvenant de Sion. Nous avons suspendu nos instrumens de musique aux saules qui sont au milieu de Babylone.

«Car là, ceux qui nous avaient emmenés captifs, nous demandaient de chanter des cantiques; et ceux qui nous avaient enlevés nous disaient: chantez-nous quelqu'un des cantiques de Sion..... Comment chanterons-nous un cantique du Seigneur dans une terre étrangère?.... Si je t'oublie, ô Jérusalem! que ma main droite soit mise en oubli, etc.»

A leur retour, ils rétablirent dans le temple l'ancien culte, mais la force et la splendeur dont ils avaient brillé jadis ne revinrent pas. Antiochus, roi de Macédoine, avec lequel ils étaient entrés en alliance, envahit Jérusalem avec ses armées, détruisa les temples, pilla et assassina les habitans, transforma la ville en citadelle, et incorpora Juda dans son royaume.

«Toute la joie de Jacob en était bannie (Machabées, lib. 1, chap. 3); et on n'y entendait plus le son de la flûte ni de la harpe.»

Mathathias et ses fils se retirèrent alors dans les montagnes; une réaction glorieuse commença sous son fils *Judas Machabée* qui, par ses victoires, sauva le peuple d'Israël et parvint à rétablir le temple du Seigneur. Judas, en conduisant ses troupes au combat, chantait avec elles des hymnes et des cantiques, et lorsqu'il avait vaincu, avec elles encore il entonnait des chants de victoire.

// 228 // Cette restauration ne fut pas de longue durée; Juda devint une province romaine; l'empereur Titus détruisit Jérusalem; les Juifs furent dispersés sur toutes les régions de la terre, conservant fidèlement les lois de leurs pères, leur religion, leur rite, leurs usages d'un temps où

ils brillèrent entre tous les peuples par une saine doctrine qui a servi de base au christianisme et au mahométisme. Ce peuple est encore aujourd'hui errant, persécuté, exilé presque de la terre; le sentiment des arts et de la musique a dû tomber chez lui, comme tous les sentimens nobles et élevés, dans la guerre d'extermination commencée par Antiochus et qui, après vingt siècles de souffrances, n'est pas encore terminée.

LA FRANCE CATHOLIQUE, 27 septembre 1834, pp. 225–228.

Journal Title: LA FRANCE CATHOLIQUE
Journal Subtitle: None
Day of Week: samedi
Calendar Date: 27 SEPTEMBRE 1834
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: II
Pagination: 225 à 228
Issue: 20
Title of Article: BEAUX-ARTS.
Subtitle of Article: Musique des anciens Hébreux. (DEUXIÈME ARTICLE.)
Signature: JOSEPH ***
Pseudonym: None
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Front-page main text
Cross-reference: Voir *La France Catholique*, samedi 20 septembre 1834, pp. 213–216.